

Obsessionnelle quête d'identité

Anne
Bourlond

Déconcertée, j'achève la lecture d'un article de presse ¹ sur Subhi Zbaidi où est mis en exergue le questionnement identitaire de ce jeune cinéaste palestinien, lorsque m'appelle une amie palestinienne désirant, grisée par l'idée, m'annoncer son projet de documentaire sur l'identité palestinienne... « *Sous un angle original et humoristique, précise-t-elle... Aux fins de délester la question d'un certain nombre de préjugés et stéréotypes grossiers* »...

Certes. Mais encore et toujours une tentative d'appréhender l'intrigante identité palestinienne...

Toute étude sur la Palestine semble devoir se faire au travers de ce prisme qui, s'il ne procède pas d'un phénomène de mode, du moins figure sur l'agenda de nombre de journalistes et universitaires atteints du « syndrome identitaire ». Ouvrages scientifiques (par exemple le récent livre de Rashid Khalidi, *Palestinian Identity*), conférences (le cycle consacré, dans le cadre du cinquantenaire de la Nakba, à l'identité palestinienne au Centre Sakakini...), documentaires, articles de presse, tous procèdent de la même volonté de cerner enfin l'insaisissable identité palestinienne.

Cette hypertrophie du débat identitaire serait-elle symptomatique d'un malaise ambiant ? D'une appréhension de voir s'échapper une identité tout à coup plus trouble ? Ou bien trahit-elle la nécessité de satisfaire, à la veille de la création d'un Etat palestinien, les diktats israéliens et internationaux en prouvant l'existence d'une nation dotée d'une identité propre ?

Si l'exacerbation du débat, au moment où se joue le destin des Palestiniens, se manifeste en particulier sur la scène politique, avec l'espoir sous-jacent de voir la chrysalide de l'identité palestinienne éclore au gré des débats, il est loin de se limiter au politique. Le phénomène pénètre insidieusement chaque sphère de la vie palestinienne, le « prérequis identitaire » contaminant tout débat. Comme s'il fallait

1. F. Macchia, " Avant rien ne ressemblait à un camp ", article paru le 13 avril 1999 dans le quotidien belge *Le Matin*.

percer la nébuleuse encerclant la trop trouble identité palestinienne, dissiper tout doute ou incertitude la maculant, bref pouvoir cerner clairement l'acteur avant de pouvoir en analyser l'œuvre... Comme si toute création, production, œuvre artistique, au mépris de sa valeur intrinsèque, ne trouvait son sens qu'au travers de sa contribution à la difficile définition d'une identité nationale. Comme si enfin chaque Palestinien devait payer le lourd tribut de l'identité collective avant de pouvoir accéder à une existence individuelle...

La problématique s'infiltrait notamment dans l'espace artistique où elle tend à occulter l'œuvre sous prétexte de la nécessité de dissiper le flou identitaire enveloppant l'auteur... Ainsi en est-il, parmi tant d'autres, de l'article sur Subhi Zbaidi, qui aborde le travail du réalisateur sous l'angle identitaire et du lien indissociable entre identité palestinienne et mémoire, l'auteur soulignant à cette fin une citation troublante du jeune cinéaste affirmant que « *la mémoire est tout ce qui nous reste pour recréer notre identité* » et assimilant son documentaire *Ma carte géographique à moi à une « tentative de récupérer une existence au travers de la mémoire collective des réfugiés palestiniens »*.

« Retrouver », « récupérer »... étrange prédilection pour un préfixe trahissant un fort ancrage dans le passé... Mais faut-il vraiment « re-crée » une identité palestinienne ? Son existence serait-elle intermittente, plongée maintenant dans un vide appelant à être comblé ? Et faut-il nécessairement se tourner vers le passé pour la ressusciter ? Aussi dense que soit le poids de la Nakba dans la mémoire collective, la catastrophe de 1948, si elle a de toute évidence participé à la configuration de l'identité palestinienne, ne peut être assimilée ni à sa naissance ni à sa mort. Et c'est ce genre d'assertions statiques que s'attellent à briser des artistes comme Khalil Rabbah et Elia Suleiman qui, malheureusement de façon encore marginale, s'insurgent contre l'omniprésence asphyxiante de la quête identitaire et de son ancrage dans la mémoire et le passé. A la recherche de leur identité intime, ensevelie sous

une pléthore de préjugés et de stéréotypes, ils consacrent une bonne partie de leur œuvre à la déconstruction des symboles nationaux et à la réhabilitation du présent comme source d'inspiration artistique.

La difficile appréhension de l'identité palestinienne, difficulté qui témoigne de son extrême complexité comme de son caractère pluriel et mouvant, ne pourrait-elle être perçue positivement ? Et le questionnement identitaire, si dangereusement propice aux dérives nationalistes, mérite-t-il de monopoliser la réflexion et l'énergie des universitaires, des politiques et des artistes ?

Toute identité n'est-elle pas en réalité pur dynamisme et perpétuelle mouvance, donc difficilement conceptualisable ? Sont-ils si nombreux ceux qui, dans le monde arabe ou en Europe, peuvent se targuer de jouir d'une identité limpide et univoque ? Personnellement je serais extrêmement troublée si j'avais, en tant que citoyenne de l'étrange architecture belge, à décliner, à *dire* mon identité collective ou nationale.

Il semble certes plus aisé de faire l'éloge du pluralisme identitaire au sein de l'espace culturel. Mais le politique impose-t-il vraiment l'uniformité ? Ne pourrait-on au contraire y envisager la même démarche qui briserait l'impératif de l'identité nationale unitaire tout en évoquant d'autres formes d'identification politique ? Sans doute l'appartenance à un Etat-nation n'est-elle pas la seule forme d'une telle identification. Elle ne l'a pas toujours été et ne le sera pas toujours. Tout au contraire elle correspond à un contexte politique précis et, l'époque de la parfaite équation entre peuple et nation étant dorénavant révolue, l'appartenance à une entité fédérale, plurinationale ou pluriculturelle offrent autant d'autres formes d'identité politique. Et un Etat binational se réclamant d'un régime démocratique ne se doit-il pas de distinguer entre citoyenneté (une) et identité (plurielle) ? le plus petit commun dénominateur que la population devrait y partager consistant non pas en une homogénéité identitaire mais, comme le

rappelait récemment le philosophe belge P. Van Parijs², « *un forum commun, un espace public de discussion* » commun.

Un tel détachement vis-à-vis de la question identitaire au moment où se cristallisent les volontés de construction nationale palestinienne semblera procéder d'une sorte d'arrogance ou de luxe que seuls peuvent se permettre ceux qui jouissent d'un Etat et d'une identité nationale en bonne et due forme... Ma « belgitude » m'exempte cependant de l'assimilation à ceux qui ont cette chance (ou malchance...). Et les intellectuels qui se réfèrent de plus en plus au modèle belge perçoivent sans doute l'intérêt d'une construction institutionnelle pluridimensionnelle destinée à accommoder une ou « des » identité(s) particulièrement trouble(s) et complexe(s) ne pouvant se fondre dans un moule unitaire et qui – là réside tout son intérêt – n'impose aucunement, en théorie du moins, à ses citoyens d'adopter une position claire et univoque quant à leur identité...

La conceptualisation de l'identité palestinienne, que celle-ci soit qualifiée d'arabe, de palestinienne, de méditerranéenne ou encore de toutes à la fois, ne devrait pas être l'enjeu essentiel du débat. A chaque citoyen d'interpréter son identité comme il l'entend, au sein d'un régime politique suffisamment souple pour la respecter dans ses multiples facettes, linguistique ou autres, sans jamais exiger la preuve constante de l'identification à un modèle national préconçu. A mon sens, la force que peut offrir une « construction à la belge », c'est la richesse d'une identité nationale jamais « arrêtée », sans nul besoin de la clarifier en la confinant dans le carcan d'une définition uniforme.

M'a agréablement surprise à cet égard un article paru dans *Haaretz*³ qui, face à la multiplicité des débats sur la question identitaire en Israël – cherchant désespérément, au-delà du processus de légitimation de la

création d'un Etat, à identifier le dénominateur commun apte à souder une population si diversifiée – tendait à minimiser, par la voix de philosophes et intellectuels israéliens, l'intérêt de ces débats.

C'est maintenant que soudainement me revient en mémoire la question d'Elia Sulciman à la fin de l'un de nos dialogues : « *Pourquoi devrais-tu aborder la question de mon identité palestinienne lorsqu'il s'agit d'analyser mon cinéma ?* » Frustration d'un artiste talentueux voyant son œuvre engloutie dans le questionnement identitaire... Sans doute avait-il raison...

—A. B.

2. P. Van Parijs, « Un regard philosophique sur l'avenir de la Belgique », *La Revue nouvelle*, n° 9, septembre 1999.

3. Dafna Lewy-Yanowitz, « Undercooked in the melting pot », *Haaretz Week-End*, 15 octobre 1999.